

Le mythe triomphe de l'histoire François-Joseph un siècle après sa mort

LIVIU MAIOR

*« Je suis le dernier
monarque de la vieille
école »
(François-Joseph)*

Liviu Maior

Professeur à l'Université de Bucharest, auteur, entre autres, du vol. **Doi ani mai devreme. Ardeleni, bucovineni și basarabeni în război, 1914-1916** (Deux ans plus tôt. Les Roumains de Transylvanie, de Bucovine et de Bessarabie pendant la guerre, 1914-1916) (2016).

LA GRANDE Guerre, outre les batailles déroulées sur notre continent, a été marquée de changements au niveau des dynasties européennes, dont l'un surtout allait donner lieu à bien des commentaires jusqu'à nos jours. Le soir du 21 novembre 1916, François-Joseph s'éteint d'une pneumonie dans la même chambre du Palais de Schönbrunn où il avait vu le jour 86 ans auparavant.¹ La santé de l'empereur s'était constamment dégradée, notamment les deux dernières années. Au début de novembre, les symptômes de cette détérioration s'étaient aggravés, bien que les médecins ne parussent initialement trop inquiétés. Ce n'était pas la première fois que le monarque souffrait d'une pneumonie. En 1912, la même maladie grave avait déterminé François-Ferdinand à se préparer au couronnement, donnant des espérances à Alexandru Vaida-Voevod et Aurel C. Popovici que « le grand changement » allait, enfin, se produire. Cependant, leurs espérances s'étaient

évanouies, car l'empereur avait, une fois de plus, résisté. Quatre ans plus tard, sa mort devenait inévitable. Dès le milieu de novembre, l'archiduc Charles, l'héritier du trône, qui se trouvait sur le front oriental, fut appelé à Vienne. Le futur empereur quitta vite la région de Harghita après avoir visité la ville de Sibiu et confié la commande à Arthur Arz von Straussenburg.²

Dans la matinée du 21 novembre, François-Joseph accueillit dans son cabinet austère l'archiduc et son épouse, Zita, accompagnés d'Otto de Habsbourg, le futur parlementaire européen qui vient de décéder et qui à cette date était vu comme l'héritier du trône. Quelques jours plus tard, le trône sera occupé par son père, qui sera d'ailleurs le dernier empereur autrichien. Selon les témoignages des proches, François-Joseph était de bonne humeur, il venait de recevoir les derniers rapports du front roumain envoyés par le général August von Mackensen, pour qui il avait une grande admiration. Après un bref entretien, il continua son activité quotidienne, étant surtout préoccupé des statistiques liées aux ressources humaines qui allaient être envoyées sur le champ de bataille. Il recevait tous les jours des rapports, des journaux, des lettres, ce qui laisse entendre que l'empereur les lisait en totalité. Son entourage prenait soin à souligner les passages que l'empereur devait lire. Évidemment, ils ne contenaient rien de négatif. L'empereur était par conséquent persuadé que les habitants de l'empire jouissaient de « l'époque la plus heureuse de son histoire ». Un fait resté célèbre, c'est qu'en 1914, avant la Déclaration de Guerre contre la Serbie, le même type d'entourage avait informé François-Joseph que c'était la Serbie qui avait envahi la Bosnie et la Hongrie. La croyance typique, le cliché mental hérité du Moyen Âge que le monarque ne connaissait pas les graves événements qui affectaient les peuples de l'empire et que ceux qui s'en rendaient coupables étaient les ministres ou les autres dignitaires, a fonctionné de la même manière. Le folklore transylvain en est le meilleur exemple.

Le soir, après avoir demandé au valet de le réveiller le lendemain à 4 h du matin, François-Joseph donna son dernier soupir, après un règne de 68 ans. Dans d'autres conditions que celles de la guerre, cet événement aurait été quelque chose d'extraordinaire. Pour les Viennois, le moment fut émotionnel, pour ses « sujets », c'était l'espérance que la guerre prendrait fin et que les soldats rentreraient chez eux. Le sentiment général était en général de regret, l'héritier du trône, l'archiduc Charles, ne jouissait pas d'une grande popularité.

Selon le cérémonial de cour originaire de l'Espagne médiévale, le défunt souverain devait être enterré neuf jours après son décès. La raison, qui remontait à quelques siècles, était d'offrir aux têtes couronnées des autres royaumes et empires le temps nécessaire d'arriver aux funérailles. Cependant, la guerre battait son plein, et les monarques (dont quelques-uns de la famille) s'affrontaient sur les champs de bataille, ce qui mettait en doute leur participation au cérémonial.

La cour, le chambellan Montenuovo en particulier, avait imposé le respect de la tradition – trait définitoire du long règne du défunt empereur.

Les funérailles eurent lieu le 30 novembre 1916, François-Joseph étant enterré dans la Chapelle des Capucins, aux côtés de ses devanciers et des membres de sa famille décédés en des circonstances dramatiques : l'impératrice Élisabeth (Sissi) et son fils, Rodolphe, qui s'était suicidé à Mayerling (François-Ferdinand a été enterré à Arstetten). Pour le destin de l'empire des Habsbourg, la mort de François-Joseph n'a fait qu'en accélérer la fin. Il avait décédé comme empereur, évitant ainsi un détronement honteux.

Pour beaucoup de ses contemporains, une Autriche sans François-Joseph était unimaginable. La conscience dynastique et la dévotion menée jusqu'au sacrifice au service de l'État, issues de la philosophie politique de son devancier Joseph II, ont constitué les traits définitoires de son long règne, marqué d'une série d'événements qui le confirment : des attentats, le suicide de son fils, l'assassinat de l'impératrice Élisabeth, la mort de son frère au Mexique, l'assassinat de François-Ferdinand. Il a été un souverain profondément attaché à sa responsabilité d'empereur et de catholique dévoué. Oskar Kokoschka, officier de cavalerie au temps de la Grande Guerre, allait relever plus tard l'esprit josphiste qui avait régné dans un empire qui n'avait jamais été un État idéal. La monarchie, continuait le célèbre peintre, n'a pas connu de camps de concentration, ni des déportations, des tortures ou des jugements formels etc. Évidemment, il comparait l'Autriche d'avant la guerre à celle annexée par l'Allemagne hitlérienne.

Nul mieux que lui n'a su caractériser son propre statut impérial. Dans une discussion avec l'ancien président américain Théodore Roosevelt, François-Joseph déclarait : « Je suis le dernier monarque de la vieille école. » Nul historien, nul écrivain, nul politicien contemporain n'a réussi à mieux caractériser son long règne. Ses paroles exprimaient en même temps le décalage entre sa pensée, son conservatisme ou, autrement dit, le traditionalisme des Habsbourg, et les changements profonds qui se produisaient dans l'empire, dont la majorité en dehors de sa volonté. Quelques exemples confirment la difficulté qu'il avait à accepter les innovations : il s'était opposé à l'introduction des chars blindés dans l'armée pour la bonne raison – difficile à croire ! – qu'ils effrayaient les unités de cavalerie ; il a refusé de prendre l'automobile ou le train, préférant voyager en chariot ou en bateau sur le Danube ; il n'avait accepté que vers la fin de sa vie l'introduction de l'électricité à Schönbrunn. Étant un traditionaliste et respectant avec rigueur le cérémonial de cour, il ne recevait pas à la cour « des personnes sans prestige ». Sigismond Freud, par exemple, n'avait jamais été accueilli à la cour – bien qu'il fût reconnu sur le plan international et honoré par les milieux scientifiques viennois peu de temps avant le déclenchement de la Grande Guerre –, de sorte que dans les milieux aristocratiques il ne jouissait pas d'un « prestige » social conféré par l'acceptation dans les cercles impériaux.

L'empire de François-Joseph apparaît sous plusieurs aspects comme un anachronisme en Europe du début du XX^e siècle. C'était une construction imprégnée de dysfonctions et de contradictions entre le centre et la périphérie. Le vieil empereur avait réussi à préserver l'unité de la monarchie grâce à son conservatisme et à celui des gouvernements qu'il avait su manipuler. Le pouvoir avait opposé une résistance permanente à la libéralisation de la monarchie. En 1860, François-Joseph écrivait à sa mère : « Maintenant nous aurons un peu de parlementarisme, mais tous les pouvoirs sont dans mes mains. »³ Les principes dynastiques passaient devant toute réforme politique. Il s'était fié aux opinions de certains de ses conseillers que la guerre réussirait à résoudre les problèmes de l'empire. Mais il s'est gravement trompé. Par contre, la prophétie de l'ancien premier-ministre Kasimir Felix Badeni s'est réalisée. Un empire englobant plusieurs nationalités ne peut pas mener une guerre sans courir de terribles dangers. Bien qu'il eût déclaré à plusieurs reprises avoir manqué de chance en 1859 ou en 1866, il a beaucoup changé à cet égard. En 1915, par exemple, la nouvelle sur l'entrée de l'Italie en guerre le faisait s'exclamer : « Enfin, la guerre contre l'Italie, je peux maintenant me réjouir. »⁴

Ce qui surprend, c'est que le mythe de François-Joseph allait se perpétuer grâce à des nostalgiques et surtout à une génération d'intellectuels remarquables qui, dans le contexte de l'entre-deux-guerres, le regrettaient pour une soi-disant « ère de la stabilité ».

BIEN DES livres ont été écrits et des films ont été tournés sur cet empereur, dont la longévité ne peut être comparée qu'à celle de la reine Victoria. L'exposition organisée lors du 150^e anniversaire de son avènement au trône a joui d'un succès incroyable en Autriche actuelle. On fait tout pour cultiver et amplifier « la nostalgie » de « la stabilité » de l'Europe centrale grâce à cet empereur, dont la mémoire est exploitée avec un succès remarquable par les maîtres artisans d'un tourisme de facture historique. Il est un « produit » historique extrêmement bien vendu par l'industrie touristique autrichienne.

Pour les peuples de la monarchie, François-Joseph a été le symbole d'une relative stabilité, un « maître » dans sa jeunesse, capable de transformer l'État en un empire constitutionnel, tout en assurant la continuité de sa famille au trône par un instrument apparemment démocratique. Il a réussi à accréditer dans l'esprit de ses sujets l'idée non seulement de « grâce divine » mais aussi de grâce constitutionnelle. Son successeur, Charles, assez jeune, n'a réussi presque pas à prendre le contrôle de son empire à cause de la guerre. Qui plus est, la mort de son prédécesseur a gravement fissuré la loyauté de ses sujets, qui se considéraient déliés du fameux serment que chaque soldat prêtait à l'empereur au moment de son enrôlement.

François-Joseph, à la différence de ses prédécesseurs, Marie-Thérèse et Joseph II, avait cherché une nouvelle modalité de légitimer les droits ancestraux des Habsbourg au trône. On sait bien maintenant que ni lui ni ses prédécesseurs n'ont réussi à construire au fil des siècles un État au sens moderne du concept. Dans la relation entre État et dynastie, c'est la dernière qui a été prioritaire, malgré la tentative de l'empereur de 1867. Il a introduit en ce sens un nouveau « rituel » en faisant appel à la « dévotion » traditionnelle de la Maison de Habsbourg. Il s'est arrogé l'attribut d'« empereurs saints », en les transformant en des participants actifs aux cérémonies religieuses. Après 1890 surtout, à l'aide de la presse, le support traditionnel de l'Église qui informait sur l'activité quotidienne de l'empereur, sur les associations caritatives fondées à son initiative etc., il a réussi à renforcer les convictions des habitants sur ses droits incontestables au trône en raison de ses préoccupations quotidiennes pour la vie de ses sujets. On a ainsi créé une véritable auréole de la stabilité qui illuminait la Cour et, évidemment, François-Joseph. Il participait presque tous les ans à deux événements : le « Corpus Christi » et le « Jeudi saint » qui précédaient les Pâques. C'était une modalité traditionnelle de se montrer convaincant dans la relation entre l'Église et la Cour. « La population viennoise regardait l'empereur démontrer que la dévotion des Habsbourg était une source de la force et de la stabilité, que, avec le soutien de l'armée et de l'Église, il garantirait la stabilité de ses peuples. »⁵ En dépit de ses efforts permanents, il n'a pas réussi à transformer le loyalisme dynastique en un concept de pays, de nation, ayant une identité propre. Ce fut le grand échec de son règne, et sa disparition serait bientôt suivie de la dissolution de l'empire.

En 1935, Joseph Roth, l'auteur de deux romans célèbres, *La Marche de Radetzky* et *La Crypte des capucins*, a assumé en totalité la personne de l'empereur, qu'il appelait « l'empereur de mon enfance et de ma jeunesse ». Stefan Zweig le tenait pour le garant d'une soi-disant « époque d'or » de la sûreté de l'individu, alors que Robert Musil, ancien capitaine sur le front italien, défendait la mémoire de l'ancien souverain. Karl Kraus, un autre contemporain, étonné par l'allure du mythe de François-Joseph, était choqué par l'impact d'un personnage qui, à son avis, n'avait aucune qualité particulière. Il n'a été qu'un « gentleman » sur qui les temps modernes n'avaient pas laissé de traces.

Pour les Roumains, la mort de l'empereur a été un événement qu'ils ont assez vite oublié. Le folklore transylvain du temps de la guerre invoquait la figure du monarque auto-puissant, les gens attendant, dans leur naïveté, que François-Joseph mît fin au terrible conflit militaire qui avait bouleversé leur vie. Le motif récurrent de la plupart des chansons populaires était la demande qu'on lui adressait dès le début de « faire la paix », de ne pas « se battre », l'argument devenu viral – pour employer une expression actuelle – étant le bel âge et le manque

d'expérience des jeunes envoyés sur le front. Petit à petit, sa figure insensible au drame vécu par des millions de personnes devenait présente dans les « malédictions » populaires.

Pour Alexandru Vaida-Voevod et le groupement « pro Belvédère », l'empereur, qu'il caractérisait comme un « greffier » du gouvernement de Budapest, ne présentait aucune garantie que le statut des Roumains de la monarchie allait changer. Il espérait en revanche que l'héritier du trône, François-Ferdinand, dans ses projets imaginables et moins applicables, prêterait une attention bien méritée aux Roumains, aux Slovaques, aux Tchèques, aux Serbes etc. Il a caractérisé l'histoire des relations avec le palais de Belvédère, extrêmement intéressante d'ailleurs, comme « animées de confiance et d'espoir ». ⁶ Évidemment, l'orientation des membres de ce groupement les a transformés, contre la tradition, en des critiques du monarque, devenu plutôt « roi » de Hongrie et moins empereur. Le projet de loi électorale pour la partie hongroise de la monarchie, la sanction et l'adoption du soi-disant vote pluriel, destiné à limiter la représentation des Roumains dans le Parlement, ont déclenché une protestation sans précédent contre le gouvernement et surtout contre François-Joseph, à la fois dans la rue et dans la presse : « Le grand prince de la Transylvanie n'a jamais été un monarque à deux capitales mais il a été de plus en plus le roi de la Hongrie », écrivait *Tribuna* (La Tribune) en novembre 1908. Les principaux journaux abondaient en des articles critiques ⁷, et le groupement qui soutenait l'héritier du trône gagnait du terrain au sein du Parti National Roumain. Une remarque s'impose. Pour la grande majorité des Roumains, des paysans élevés dans l'esprit du loyalisme envers François-Joseph, toute cette campagne ne fera en fin des comptes qu'accroître la popularité de François-Ferdinand, sans faire abandonner « le mythe » du bon empereur. En témoigne leur réponse au Manifeste impérial de 1914, qui annonçait le déclenchement de la Grande Guerre.

Les mémorialistes roumains qui avaient participé aux opérations militaires font une description succincte des réactions des gens à l'annonce de la mort de l'empereur. Le caporal Dumitru Ciumbrudean, qui se trouvait sur le front italien, ne fait que mentionner l'ordre du commandant du régiment « de nous abstenir de toute allégresse et de jouer des instruments de musique, car c'est un jour de deuil à la mémoire de l'empereur François-Joseph ». ⁸ Par contre, Dan Mihai, un maître des détails, mentionnait l'événement dans ses savoureux souvenirs « de la terrible guerre » sans faire des commentaires : « Ce fut le même jour qu'on nous a annoncé la mort de notre empereur François-Joseph, qui a produit une grande désolation et beaucoup de chagrin. » ⁹ Pour bien des soldats et des officiers du front, la mort de l'empereur n'a constitué ni un choc, ni une surprise. L'évêque d'Oradea, Roman Ciorogariu, après avoir décrit le fameux cérémonial des funérailles, ne manque pas d'ajouter quelques considérations :

« Il a voulu mourir au temps d'un règne pacifique, fût-il en sacrifiant ses peuples fidèles, et il est mort au temps d'une guerre à laquelle d'autres l'avait poussé. »¹⁰ Ses mémoires ont été publiés plus tard, en 1926, dix ans après que l'Église, selon la tradition, eut informé ses fidèles du décès et détaillé dans les circulaires diffusées par l'intermédiaire de la presse et des paroisses l'événement survenu le 21 novembre 1916. Le deuil pour le défunt monarque s'est déroulé avec le traditionalisme de rigueur dans de pareilles situations. Les quelques journaux qui continuaient à paraître ont publié, sous les yeux vigilants de la censure, des articles dédiés au vieil empereur, des commentaires sur sa vie personnelle, assez dramatique pour émouvoir les lecteurs.

Pour Lae de Banat et ses camarades, soldats dans le Régiment 43 sur le front italien, la mort de l'empereur a été accueillie avec joie, « dans l'espérance de la paix ». Qui plus est, l'un d'entre eux a annoncé la nouvelle à l'ennemi. « Les tranchées étaient proches et, quelques minutes après, un paquet blanc tomba dans notre tranchée. C'était une chemise blanche sur lequel les Italiens avaient écrit qu'ils étaient depuis une semaine déjà au courant de la mort de François-Joseph. »¹¹

Un siècle après la mort de François-Joseph, son « mythe » continue à être présent. Il est perpétué, entre autres, par le célèbre concert du Nouvel An donné par la Philharmonie de Vienne, qui s'achève, inévitablement, par l'extraordinaire « Marche de Radetzky », dans les applaudissements des spectateurs, bien qu'il eût célébré la victoire des Habsbourg sur les révolutionnaires italiens en 1848, l'an où, le 2 décembre François-Joseph montait sur le trône. Il paraît que, pour le grand public, l'empereur décédé en 1916 reste un vainqueur dans la lutte entre l'homme et l'histoire.



Notes

1. Nous mentionnons seulement les dernières monographies dédiées à l'empereur François-Joseph : Alan Palmer, *Twilight of the Habsburgs. The Life and Times of Emperor Francis Joseph*, Londres, 1994 ; Andrew Wheatcroft, *The Habsburgs Embodying Empire*, Londres, 1996 ; Jean Paul Bled, *François-Joseph*, Paris, 2006. Une monographie qui a suscité beaucoup de commentaires appartient à Steven Beller, *Francis Joseph*, Londres–New York, 1996.
2. Generaloberst Arz, *Zur Geschichte des grossen Krieges 1914-1918*, Vienne–Leipzig–Munich, 1924. Dans le chapitre intitulé « In Siebenbürgen » (p. 102-120), le général décrit de manière succincte le moment de la séparation du futur empereur Charles. Le jour du 11 novembre 1916, ils se trouvaient dans la région de Harghita, « le successeur au trône m'a informé qu'il avait été appelé à Vienne. À ce moment, il ne paraissait pas être au courant de la grave maladie du Kaiser ». Après la mort de François-Joseph et le

couronnement de l'ancien commandant suprême sur le front de l'Est, Charles, il décrit brièvement le serment de fidélité prêté par l'État-major de l'armée austro-hongroise dans la salle de gymnastique du gymnase d'Odorheiul Secuiesc.

3. Beller, *Francis Joseph, op. cit.*, p. 80.
4. Geoffrey Wawro, *A Mad Catastrophe*, New York, 2015, p. 383. L'auteur est un critique acerbe du règne de François-Joseph.
5. Voir en détail, Daniel Unowsky, « Reasserting Empire. Habsburg Imperial Celebrations after the Revolutions of 1848-1849 », in *Staging the Past : The Politics of Commemoration in Habsburg Central Europe, 1848 to the Present*, dir. Maria Bucur et Nancy M. Wingfield, West Lafayette, Indiana, 2001, p. 13-45.
6. Alexandru Vaida-Voevod, *Memorii*, vol. II, édition, notes et commentaires par Alexandru Șerban, Cluj-Napoca, 1995, p. 175.
7. Voir Liviu Maior, *Mișcarea națională românească din Transilvania 1900-1914*, Cluj-Napoca, 1986, p. 114-125.
8. *Jurnal de front al caporalului Dumitru Ciumbrudean*, Bucarest, 1969, p. 234.
9. Mihai Dan, *Istoria ce am petrecut în cîmîncenul război*, éd. Viorel Ciubotă et Ion M. Botiș, Satu Mare, 2008, p. 98.
10. Roman Ciorogariu, *Zile trăite*, Oradea, 1926, p. 8.
11. *Marele Război în memoria bănățeană (1914-1918)*, vol. III, anthologie, études et notes par Valeriu Leu, Nicolae Bocșan et Mihaela Bedecan, Cluj-Napoca, 2015, p. 330.

Abstract

The Triumphal Myth of History: Francis Joseph a Century after His Death

The paper looks at the last moments in the life of Austrian Emperor Francis Joseph, the self-proclaimed “last monarch of the old school,” who passed away one hundred years ago, on 21 November 1916, after a reign of 68 years. The analysis focuses on the emperor's conservative attitudes and unrealistic perception of an empire that would soon fall apart, before turning to the core of the matter, namely, the perception and the memory of the emperor with his subjects, contemporaries or of the generations that followed, in Austria but especially in Romania.

Keywords

Austria-Hungary, First World War, Habsburg dynasty, Francis Joseph